

ELISABETH BEURRET

TEXTES

En franchissant la lisière d'une forêt tropicale, en s'engageant dans un marais littoral ou en s'aventurant dans le bush australien, en passant d'un monde à un autre, elle découvre des plantes, d'abord sagement, timidement, botaniquement à leur place, mais qui rapidement s'avancent vers elle en une étrange parade.

S'avance le yucca à la fibre brillante et soyeuse. L'ortie, piquante certes, argumente en faveur de sa tige pailleuse recelant un aubier bien plus doux. Les brassées rugueuses du grand chardon sortent leurs griffes, puis offrent l'or d'un sublime duvet niché au coeur de larges efflorescences.

« Nous donnerons à tes papiers une lumière chatoyante ! »

L'acanthé hausse le ton. Ses amples feuilles, vertes en toutes saisons, s'élèvent en chapiteaux antiques.

« Prends aussi mes larges étamines ! »

L'écorce épaisse du niaouli calédonien protège du feu et offre généreusement des lambeaux colorés de sa peau. Depuis des amoncellements de bambous, effondrés en grands jeux de mikado, se tendent des mains feuillues tachées de vieillesse. Après une longue marche dans le bush australien, une fois atteinte les clairières sacrées des aborigènes, les eucalyptus livrent enfin leur parfum particulier. Les têtes des dragonniers en hydres ébouriffées abandonnent des feuilles séchées en queue de poisson et exsudent de la sève rouge dragon.

« Tu me martèleras en étoffe battue ! »

Les jeunes fougères tropicales arborescentes se lovent en petites crosses arrondies. Leurs troncs immenses offriront plus tard des écailles aux figures humaines.

Les fougères des landes européennes s'enfoncent profondément en noir mat dans les terres acides et s'élancent aériennes en rouge brun.

Le strelitzia déploie des ailes séductrices d'oiseau de paradis. Les griffes rapaces, les ailes larges de l'agave gypaète s'envolent haut. La prêle mâle, mémoire de forêts carbonifères, transmet l'alphabet d'une corolle ciselée.

« Prends donc ces mots pour tes grands livres de plantes ! »

Jean-Pierre Brazs
avril 2015

Je me propose de "laisser parler les plantes" dans des assemblages de différents papiers. Mon travail débute avec la collecte de végétaux (en des saisons et des lieux précis) puis vient la métamorphose des plantes en pulpe et enfin la fabrication des feuilles de papier selon des techniques orientales ou occidentales. Ainsi s'établit une étroite relation avec les forces parcourant un monde végétal pourvoyeur de fibres et de signes, de matières et d'écritures. Rien d'étonnant à ce qu'une telle expérience engendre des oeuvres semblant naître aux confins de notre culture occidentale.

*

Tout commence par la collecte des matériaux dans des territoires que je choisis en fonction de ce qu'ils représentent, de la force qu'ils suggèrent : j'ai autant de plaisir à marcher dans des zones de montagnes accidentées qu'au bord de l'océan ou au bord de marais avec toute cette vie souterraine sous-jacente. Je pense à un texte d'Henri Bosco

dans le Jardin d'Hyacinthe dans lequel il parle d'un "printemps souterrain": *"Depuis un temps indéfini une mystérieuse impression me troublait d'une vie souterraine ; et ce trouble, touchant mes puissances mentales déliées, déjà des visions instables se détachaient de mes profondeurs, à travers la somnolence. Etranges formes issues du non-être, mouvements sinueux de la matière à ombre, transferts de pensées en visages et de visages en sentiments purs, une immense circulation de ces émotions anonymes animait tous les invisibles épandus sous la terre aux fentes tièdes, où les bêtes, les eaux cachées et les racines, attirées dans l'air chaud et le rayonnement des astres, cherchaient une issue pour monter à la surface de la douce vie planétaire."*

Pour moi, le rythme de la marche est essentiel pour m'immerger dans un lieu. C'est aussi retrouver un rythme ancestral, lent, élémentaire et universel qui va à l'encontre de ce que nous vivons aujourd'hui. Le mouvement répétitif libère l'esprit et rend plus réceptif. Tous mes sens sont aux aguets...Je suis réceptive à la moindre lumière, aux odeurs, aux ambiances du lieu. Je me sens prédatrice. C'est à ce moment là que je vais repérer les végétaux qui m'intéressent. Par la marche, on ressent cette vitalité du lieu. Cela me fait du bien et je me sens enracinée. Le fait de marcher, de parcourir, on ressent cette énergie vitale de la Terre qui remonte en soi. Dans mon travail les aspects botaniques ou ethnobotaniques sont importants et peuvent intervenir avant ou après la cueillette. Il m'est arrivé par exemple de réaliser des oeuvres à partir du maïs, suite à une visite d'exposition sur les Mayas, mais je peux aussi collecter des végétaux de façon très intuitive et me documenter ensuite, comme je l'ai fait pour les extraordinaires prêles. Je me nourris de l'histoire des plantes.

En 2003, une sécheresse exceptionnelle a provoqué dans les marais d'Oléron un phénomène très particulier. Des papiers végétaux se sont formés de façon naturelle: le vent a déposé et accumulé sur l'eau de fins débris végétaux; le sel et le soleil les ont cuits. Comme dans un tamis les pulpes se sont déposées puis ont séché au soleil. Dans le marais asséché elles pouvaient alors se détacher comme des peaux de bêtes. J'ai eu la chance de trouver des papiers de textures différentes que j'ai ensuite combinés avec du papier fourni par un énorme cardon sauvage récolté dans ces mêmes marais.

La fabrication du papier est un processus très long: trier les différentes parties du végétal; séparer les feuilles de la tige; mettre de côté les fleurs qui seront séchées pour être réintégrées par la suite au papier. C'est par la cuisson (qu'il faut parfois renouveler) que la matière végétale est transformée en pulpe. Cette phase de destruction par le feu est une des plus impressionnantes: l'odeur est nauséabonde; le bain se transforme en un jus noirâtre et visqueux. Au moment des rinçages successifs, j'éprouve souvent un malaise, jusqu'à ce que la pulpe soit enfin propre et inodore.

La qualité de la pulpe dépend du degré de maturité de la plante au moment de la récolte. Par exemple le végétal collecté en début d'automne encore très chargé en cellulose transmettra toute sa force au papier, alors que la collecte du printemps permettra de créer des papiers moins solides mais tout aussi intéressants d'un point de vue graphique.

Après le feu, c'est l'eau qui va permettre de constituer la feuille de papier : le tamis plongé ou posé sur l'eau, retient ou reçoit la pulpe et confère ainsi à la feuille de papier sa forme.

A ce stade je crée un espèce d'alphabet de la plante en explorant systématiquement toutes ses potentialités et en utilisant toutes les techniques de fabrication du papier (tapa, méthode occidentale et orientale) avec des pulpes diversement traitées. Il est complété par la fabrication de feuilles de papier plus sophistiquées jouant de toutes ces composantes auxquelles s'ajoutent des mises en forme sans tamis. Toute une gamme de possibilités est utilisée depuis la forme identifiable du végétal jusqu'à la matière informe du papier.

Au-delà du papier comme simple support d'une écriture, il m'importe simplement de jouer avec l'alphabet que me fournit la plante pour composer des mots puis des phrases: la plante ainsi s'écrit.

J'en viens ensuite aux assemblages de feuilles. C'est l'occasion de créer des rapprochements volontairement déroutants. Les formes qui en émergent me reconduisent aux forces en action ressenties dans les lieux et au moment de la cueillette des végétaux. Un travail de peinture enfin va permettre d'apporter certaines lumières, de rehausser

parfois des couleurs en mémoire de celles du végétal vivant, mais surtout d'atténuer les césures entre les différentes parties, de relier tous les éléments afin que circule dans l'œuvre une même énergie. Cette force, déjà ressentie au moment des collectes de végétaux, je la retrouve également dans ma pratique du Qi Gong, gymnastique chinoise qui fait remonter et circuler l'énergie vitale dans le corps entier.

Dans mes assemblages, il m'arrive de coudre les papiers. Dans l'ensemble de mon processus de création je me rends compte que je lave, cuit, rince, sèche les feuilles: autant de tâches ménagères et de gestes ancestraux liés à la femme. J'ai toujours été fascinée par les femmes qui en Inde, en Afrique du Nord ou en Afrique continuent à décorer les murs de leurs maisons avec des signes peints transmis de génération en génération. Je me questionne moi-même par rapport à mon héritage: que m'ont légué ma mère, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère ?

Travaillant dans le paysage, avec le paysage et les éléments qui le constituent, en m'intéressant au "langage de la plante", je cherche à remettre en circulation ces énergies du végétal et à faire naître des formes issues de ces forces. Rien d'étonnant à ce que je me rapproche ainsi de formes "archaïques".

Elisabeth Beurret
février 2007

Sur l'île, la maison est séparée de la plage par une zone lagunaire aujourd'hui délaissée. Les flux et les reflux de l'eau génèrent en ce lieu des dépôts, des accumulations et des rassemblements de matières, car l'eau en se retirant abandonne ce qu'elle a transporté ou emporte ce qu'elle a déposé. Par temps chaud, il reste parfois sur le sol des résidus secs aux allures de papier. Atteindre la mer, c'est traverser d'abord cette zone, abandonnée aux silences de l'eau.

...

Au bord d'un chenal du marais, elle ramasse les feuilles séchées du grand chardon qui s'accumulent au sol avant de se décomposer.

...

Un grand bassin métallique est rempli d'eau aux deux tiers. Près du bassin, des rectangles de feutre sont empilés et plus loin s'entassent les tiges du grand chardon. Sur un feu est suspendu un chaudron rempli d'eau. Elle entre dans la pénombre et n'apparaît vraiment que dans le faisceau lumineux qui éclaire le bassin. Son vêtement est un assemblage de deux pièces de tissus : l'une entoure la taille ; l'autre, depuis le ventre, descend entre les cuisses et remonte jusqu'aux reins. Elle se dirige vers le feu en longeant le bassin et s'accroupit pour saisir une grande brassée de tiges que les bras ensemble présentent au ciel. Elle est debout et se tourne vers le chaudron. Ses bras se déploient le long du corps et les tiges lentement tombent dans l'eau. L'eau va bouillir longtemps, puis le feu s'éteindre.

...

Pendant la cuisson elle disparaît un moment puis dans un silencieux va-et-vient transporte de grandes plaques d'un bois lisse et sombre en les tenant verticalement devant elle. Elle se penche pour les poser et les aligner sur le sol. Elle apporte une petite pierre blanche et rugueuse qu'elle pose à proximité des bois. De l'eau refroidie elle extrait les tiges aux fibres assouplies et les répartit sur le dallage noir. Elle s'installe genoux à terre pour fouler les fibres en les frappant de la pierre. Seuls comptent alors la saccade de la main et le bruit de la pierre sur le bois que le chardon assourdit.

...

Elle relève les longs tissus de son vêtement en les nouant en haut des cuisses. D'un grand geste, elle rassemble la pulpe ligneuse à l'extrémité du tapis de bois. En plusieurs allers et retours elle la jette dans l'eau du bassin. Elle y plonge entièrement les bras nus et remue la mixture

...

Elle écarte largement les bras pour saisir le grand tamis. Penchée sur le bassin, bras et jambes ouverts, elle le plonge dans l'eau pour recueillir la pulpe, le soulève obliquement

hors de l'eau, le balance en même temps que le haut de son corps. L'eau s'écoule et clapote. Bras levés, ouverts aux vents, elle pivote sur elle-même et sur un feutre dépose en offrande la première feuille de papier. Pendant tout le reste du spectacle elle répète ces gestes et disparaît peu à peu derrière l'alternance de papier et de feutre. À chaque feuille posée un voile descend des cintres. Peu à peu l'espace entier du plateau s'épaissit ; les lumières venues avec les voiles s'essoufflent ; à la fin, seul un rideau de scène opaque respire.

Jean-Pierre Brazs

Extraits de Contes picturaux, éditions Materia prima, 2005

À chaque tradition culturelle appartient un langage de la couleur, des signes, de la matière... Au-delà n'y aurait-il pas un échange possible entre ces langages apparemment si différents ?

Cette question amena Elisabeth Beurret à tenter de retrouver, d'une part à travers des gestes ancestraux, tels ceux propres à la fabrication de papier, et d'autre part lors de voyages livresques ou réels, sources d'idées de couleurs et de formes pour son travail pictural, cette civilisation commune à toute culture...

Pour la fabrication de son papier, il fallait certes partir d'éléments naturels, mais les transformer. Les faire devenir support-matière, rugueux, râpeux, fin ou subtil, transparent ou opaque ; support-couleur coloré dans la masse, magnifié dans la surface ; matière picturale, déchirée, juxtaposée, superposée, cousue, en tant que signes volontaires rythmant, tels une écriture, les vibrations de la matière. Les métamorphoser en couleur-matière, réceptacle de ses impressions de voyages réels ou imaginaires. Dans quel but ? Dire, se dire, dialogue à deux voix, de soi à l'autre, de l'autre à soi.

Vérèna Quadranti

Art du papier, Matière-couleur, 1999